No. 14. LES PEINTRES ILLUSTRES 1f95

RUBENS

ARTISTIC-BIBLIOTHÈQUE en COULEURS

PIERRE LAFITTE & Cie EDITEURS

LES PEINTRES
ILLUSTRES

RUBENS

(1577-1640)

Pour Paraître le 1er de chaque mois :

HOLBEIN.
LE TINTORET.
FRA ANGELICO.
WATTEAU.
MILLET.
MURILLO.
INGRES.
DELACROIX.
LE TITIEN.
COROT.

Déja Parus :

VIGÉE LE BRUN.
REYNOLDS.
VELAZQUEZ.
RAPHAEL.
FRANZ HALS.
LÉONARD DE VINCI.
VAN DYCK.
REMBRANDT.
CHARDIN.
FRAGONARD.
GREUZE.
GAINSBOROUGH.
BOTTICELLI.

PLANCHE I.

ELISABETH DE FRANCE, FILLE DE HENRI IV

(Frontispice)

(Musée du Louvre)

Portrait somptueux, d'une exécution habile dans les détails : la collerette blanche, les joyaux, le brocart d'or. Un autre portrait d'Elisabeth se trouve à Pétersbourg.

LES PEINTRES ILLUSTRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
M. HENRI ROUJON,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Rubens

HUIT REPRODUCTIONS FAC-SIMILE EN COULEURS

PIERRE LAFITTE ET Cie
EDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ELYSÉES, PARIS

BIBLIOTEKA
UNIWERSYTECKA
w Toruniu

1514155

D 129/20

TABLE DES MATIÈRES.

Page

I. La Vie du Peintre 17

II. La Grande Période 37

III. Les Dernières Années 43

IV. L'Art de Rubens 60

V. Son Œuvre 76

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Planche.

I. Elisabeth de France, fille de Henri IV . . . . . Frontispice
Musée du Louvre.

II. La Vierge et les Saints Innocents 16
Musée du Louvre.

III. Les Quatre Philosophes . . . 24
Palais Pitti à Florence.

IV. Isabelle Brandt 32
Collection Wallace.

V. Le Chapeau de Poil 48
National Gallery.

VI. La Descente de Croix . . . 56
Cathédrale d'Anvers.

VII. Le Départ d'Henri IV . . . 64
Musée du Louvre.

VIII. Le Christ à la paille . . . 72
Musée d'Anvers.

RUBENS

RUBENS est une des plus puissantes organisations artistiques qui honorent l'humanité.

Il fut un grand maître dans tous les genres de peinture, paysage, portrait, décoration, tableaux religieux ou d'histoire ; aucun détracteur se présente pour nuire à sa gloire.

Son œuvre est immense, sa vie est pittoresque, l'artiste ayant été en même temps un diplomate, un homme d'état, un ambassadeur. Malgré les devoirs absorbants de son existence de personnage officiel, il a pu exécuter d'innombrables toiles et toujours avec une égale maîtrise.

Sa renommée est universelle, ses chefs-d'œuvres sont légendaires.

Il n'avait que soixante-trois ans quand il mourut, en pleine puissance de son talent, sans avoir subi cette déchéance qui, bien souvent, gâte la fin des plus grands artistes. Son œuvre est dispersée un peu partout : en Espagne, en Belgique, en Italie, en France. A Anvers, on admire *l'Adoration des Mages, le Christ entre les deux larrons* dit *le Coup de lance, le Christ à la paille, le Christ mort pleuré par les saintes femmes, l'Education de la Vierge, la Vierge au perroquet, la Dernière*

communion de Saint François d'Assise, l'Enfant prodigue, le portrait de *Gaspard Gévartius,* etc.

Au Musée du Louvre, on peut l'étudier dans la *Femme de Loth, la Fuite en Egypte,* dans le portrait *d'Hélène Fourment avec deux de ses enfants,* enfin dans la salle entière qui lui a été consacrée, où l'on a réuni, dans un ordre, critiquable du reste, les grandes décorations faites pour le palais du Luxembourg à la gloire de Marie de Médicis, vingt et un panneaux (payés 20,000 écus, et inaugurés le 8 mai 1625) racontant avec une abondance merveilleuse de lyrisme, une puissance prestigieuse de coloration, toute la vie de la reine.

La destinée de Marie de Médicis (les Parques) ; naissance de la princesse ; l'éducation (les Grâces) ; l'amour montrant le portrait de la princesse à Henri IV ; le mariage par procuration ; le débarquement

à Marseille ; le mariage à Lyon ; la naissance de Louis XIII ; Henri IV partant pour la guerre et confiant la régence à la reine ; le couronnement de la reine à St Denis ; l'apothéose d'Henri IV ; le gouvernement de la reine ; le voyage de la reine en Anjou ; l'échange des princesses, Elisabeth de France destinée à Philippe IV d'Espagne, et Anne d'Autriche à Louis XIII ; les félicités de la régence ; la majorité de Louis XIII ; la reine s'évadant du château de Blois ; la réconciliation avec Louis XIII ; la Paix ; l'entrevue de la reine avec Louis XIII dans l'Olympe ; le triomphe de la vérité.

Cette œuvre considérable nous séduit par cette fécondité extraordinaire, par ce faste de mouvements, de mise en scène, par cette apothéose constante de la chair grasse, blonde, splendidement vivante,

PLANCHE II.

LA VIERGE ET LES SAINTS INNOCENTS

(Musée du Louvre)

Cette guirlande tumultueuse d'enfantelets ne sera-t-elle pas inspiratrice des Amour du XVIII^e siècle ?

qui sont les caractéristiques essentielles du maître.

C'est de l'histoire officielle, mais traitée par un extraordinaire magicien qui jongle avec l'allégorie, qui mêle à la réalité les Parques, les Grâces, Jupiter, Junon, Minerve, Vénus, Mars, Apollon, les Naïades, les Fleuves, les Heures, etc. C'est théâtral, d'une imagination qui ne se lasse pas, d'un art décoratif très spécial.

I

LA VIE DU PEINTRE

Pierre Paul Rubens est né le 29 juin 1577 à Siegen, en Westphalie, où son père Jean Rubens, docteur en droit, échevin d'Anvers, vivait en disgrâce à la suite d'une intrigue qu'il avait eue avec la femme séparée de Guillaume le Taciturne ;

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA w Toruniu

s'il n'avait été nécessaire de préserver la réputation de la maison d'Orange, il eut sans doute payé son aventure de la peine de mort, ce qui eut privé le monde d'un de ses plus grands artistes, car le fait date de 1570, et Pierre Paul ne naquit que sept ans plus tard. La femme de Jean Rubens, Marie Pypelinex, non-seulement ne lui en voulut pas de son aventure, mais lui pardonna, et à la lettre où il lui avouait son indignité, elle répondit: "Je ne pensais pas que vous me croiriez tant de ressentiment. Comment pousserais-je la rigueur au point de vous affliger, quand vous étes dans de si grandes tribulations et inquiétudes, que je sacrifierais ma vie pour vous en tirer? Lors même qu'une longue affection n'aurait pas précédé ces malheurs, devrais-je vous montrer tant de haine qu'il me fut impossible de vous

pardonner une faute envers moi . . . Et n'écrivez plus *votre indigne mari,* puisque cela est pardonné. Votre fidèle épouse, Marie Ruebbens."

L'enfant avait un an lorsque la famille Rubens fut autorisée à rentrer à Cologne où Jean Rubens était allé lorsqu'il avait été libéré le 10 mai 1573.

Là, Pierre-Paul et son frère aîné Philippe né le 27 avril 1574 furent élevés dans la complète ignorance des malheurs de leur père qui mourut le 1er mars 1587.

Devenue veuve, sa femme décide de retourner avec ses enfants à Anvers où son mari autrefois jouissait d'une bonne réputation comme homme de loi, et où il avait même rempli des charges civiques. Bien que sa fortune ait été diminuée par le contrecoup de la terrible guerre avec l'Espagne, il lui en restait suffisamment

pour vivre avec un certain confort dans une maison de la rue du Couvent, et élever ses fils.

Pierre Paul fut envoyé à une école dirigée par Rombout-Verdouck, derrière Notre-Dame, où il se signala de suite comme remarquablement doué ; il copiait les images d'une Bible de Tobias Stimmer, et, à l'âge de treize ans, il entra comme page chez Marguerite de Ligne, veuve du comte de Lalaing qui avait été un des gouverneurs d'Anvers ; il apprit là la distinction, l'étiquette des cours dont plus tard dans sa vie il devra se souvenir.

Mais sa vocation commençait déjà de se révéler, il occupait tout son temps à dessiner, et il obtint alors de sa mère d'aller travailler chez un peintre connu, Tobie Verhaect, fils de peintre et franc-maître à la Gilde de Saint Luc ; puis,

chez Adam van Noort (dont le gendre fut Jordaens), avec qui il resta quelques mois avant de passer à l'atelier d'Otho van Veen, savant, gentilhomme, et peintre de qualité, dit Otho Venius, né à Leyde, établi à Anvers depuis 1592, et qui, lui aussi, avait été page chez le duc Jean de Bavière, avant d'être nommé par le duc de Parme ingénieur en chef des bâtiments et peintre de la cour d'Espagne, et qui, à Bruxelles, fut surintendant des monnaies.

Vers sa vingtième année, en 1597, il est nommé franc-maître de la Gilde de Saint Luc à Anvers, et, un an après, la ville lui accorde une allocation pour aider son maître dans des travaux de décoration; cette période de début lui fut donc facilitée par les circonstances, et, voyant l'avenir devant lui sans effroi, il conçut le projet d'un voyage en Italie obéissant ainsi à

la régle qui voulait que les artistes puissent voir les chefs-d'œuvre de Rome de Florence et de Venise. Présenté, avant son départ, à l'archiduc Albert, gendre du roi d'Espagne, qui gouvernait les Pays-Bas, il emporta de nombreuses lettres de recommandation.

Si l'on veut trouver quelques explications d'origine à cette puissante, et chaude, et admirable coloration de Rubens, il faut se rappeler qu' après avoir traversé la France et la Suisse, il arriva à Venise en 1600, et visita cette ville avec le regard enthousiaste d'un jeune homme de vingt-trois ans.

Même aujourd'hui où la cité enchanteresse a subi les atteintes du progrès, n'a plus sa splendeur de jadis, est une morte endormie au milieu de ses miroirs d'eau calme, elle est encore cependant un utile et délicieux pélerinage d'art.

PLANCHE III.—LES QUATRE PHILOSOPHES

(Palais Pitti à Florence)

Ce tableau fut probablement exécuté en Italie ; le personnage assis à la table dans le fond avec un livre ouvert devant lui est Justus Lipsius, le philosophe. A sa gauche est un de ses élèves ; à sa droite Philippe Rubens, une plume à la main ; le peintre s'est représenté lui-même, debout, contre un rideau rouge.

Au dix-septième siècle, la vie y était intense, la production artistique incomparable ; Rubens voit là les Giorgione, les Titien, les Tintoret, les Véronèse ; il en fait des copies ; remarquées par Vincent Gonzague, duc de Mantoue, alors âgé de vingt-huit ans, celui-là même qui arracha le Tasse à la maison des fous où il avait été mis par le duc de Ferrare, qui correspondait avec Galilée, sur son exégèse de la Bible, qui avait pris comme maître de chapelle Monteverde inventeur de l'orchestration et fondateur de l'opéra italien, elle lui attirent la faveur de ce personnage qui se l'attache, le mène à Florence, à Gênes ; après plusieurs mois de voyage, la cour se fixe à Mantoue où Rubens peut à loisir étudier les merveilles réunies par les gouverneurs de la cité.

L'année suivante, Gonzague étant forcé

de mobiliser son armée pour se battre contre les Turcs, envoie Rubens à Rome faire des copies, il le recommande au cardinal Montalte, ministre de Clément VIII, s'imprègne des chefs-d'œuvres de la Ville Eternelle, est accueilli avec bienveillance par les artistes d'alors, Paul Bril, Adam Elsheimer, est l'ami de Caraveze, et reçoit de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, la commande d'un tableau d'autel pour la chapelle de Sainte Hélène dans l'église de la Sainte Croix de Jérusalem à Rome.

Quand son congé d'absence fut expiré —il ne faut pas oublier qu'il était au service du duc de Mantoue—il retourna vers le nord où il semble avoir été chargé d'une mission tout à la fois politique et artistique, dont il s'acquitta si bien que, l'année suivante, lorsque fut nécessaire l'envoi d'un

message au roi d'Espagne, c'est lui qui est choisi pour le porter.

Actuellement on peut aller de Mantoue à Madrid en deux jours, mais il y a trois cents ans un tel voyage était long et aventureux, d'autant que le peintre diplomate emportait les magnifiques présents offerts à Philippe par le duc ; celui-ci prévenant son résident en Espagne, Annibal Iberti, du départ de Rubens le présente comme un habile portraitiste et l'engage à faire poser devant lui les dames de qualité.

Il ne se produisit aucun incident, sauf celui de l'itinéraire choisi ; une lettre de Rubens nous renseigne : "On nous assura que nous aurions dû nous embarquer à Gênes et ne pas prendre témérairement le chemin de Livourne sans avoir reçu l'avis qu'une galère en partance sa trouverait

dans ce dernier port ; tous affirmèrent que je pourrais y attendre inutilement un vaisseau pendant trois ou quatre mois . . . " N'étant pas suffisament muni de fonds pour le voyage, il ajoute en parlant du duc : " S'il n'a pas en moi pleine confiance, il m'a donné beaucoup trop d'argent ; s'il me croit un honnête homme, il m'en a donné beaucoup trop peu. Car si je venais à en manquer, quel tort cela ne ferait-il point à sa réputation ? "

C'est Rubens aussi qui nous met lui-même au courant d'un petit fait de son arrivée là-bas ; quand on déballe les tableaux envoyés comme présents, ils sont en mauvais état et pour les réparer on veut faire aider Rubens par des peintres espagnols, il s'y refuse, et en parlant d'Annibal Iberti, il écrit : " Je me sens plus

enclin à satisfaire son désir qu'à l'approuver considérant le peu de temps que nous avons devant nous, l'incroyable insuffisance et négligence de ces peintres, et ce qui importe fort, leur manière absolument différente de la mienne . . . L'affaire, d'ailleurs, ne sera point tenue secrète ; ces mêmes peintres l'iront divulguer partout, et, sans tenir compte de mes idées, de mon travail, s'attribueront l'œuvre entière . . . Peu m'importent leurs prétentions, et je leur ferais volontiers cadeau de la renommée, mais, la besogne étant exécutée ici, tout le mystère sa dévoilera, la fraîcheur même du coloris suffira pour le trahir . . . et puis, si l'on ne fait aucune distinction entre les auteurs, je me trouverai défloré très mal à propos pour un ouvrage de mince valeur et indigne de mon nom, qui n'est pas inconnu céans."

Rubens resta près d'une année en Espagne, fêté à la Cour, y exécutant des portraits, ce qui ne lui plaisait guére, si l'on s'en rapporte à une lettre écrite par lui : "Qu'il me soit permis de dire mon sentiment sur mon aptitude pour une telle besogne. La tâche des portraits à faire, quoique ce soit un prétexte bas, me servirait à obtenir des travaux plus importants, n'était que, par ce genre de commission, le duc ne peut donner à Leurs Majestés une opinion vraie de ce que je suis. Si l'on me permet de le suggérer, il serait à mon sans bien plus sûr et plus avantageux, plus prompt et plus économique, de faire traiter celà par quelque praticien de la Cour ayant déjà peint beaucoup d'images pareilles, sans que je continue à perdre mon temps, à me fatiguer en voyages, à dépenser mes

PLANCHE IV.—ISABELLE BRANDT

(Collection Wallace)

Rubens a fait de nombreux portraits de sa première femme ; il y en a un à la Pinacothèque de Munich où il s'est représenté avec elle, d'autres aux Offices de Florence, et à l'Ermitage de Saint Pétersbourg.

honoraires, pour exécuter des travaux qui me semblent infimes et qui sont jugés vulgaires par tout le monde."

A son retour il fut gratifié d'un revenu régulier, "quatre cents ducatons à l'année, payables de trois mois en trois mois," fit quelques tableaux, et retourna à Rome, en 1605, où il retrouva son frère qui était précepteur des enfants du président Richardot. C'est pendant ce séjour qu'il acheta la tableau de Caravage, *la Vierge morte pleurée par les Apôtres*, actuellement au Louvre.

Ils habitèrent près de la Piazza di Spagna, à cet endroit bien connu des touristes où les modèles italiens et les marchandes de fleurs se réunissaient; de ce séjour Philippe Rubens fit un livre qui fut imprimé par la fameuse maison Plantin dont l'un des directeurs avait été à l'école avec Pierre-Paul.

On se rappelait les œuvres exécutées par Rubens à son précédent voyage, et il reçut une nouvelle commande pour la Chiesa Nuova, mais il fut rappelé à Gênes par le duc de Mantoue avant de l'avoir achevée malgré qu'il ait demandé un délai: ". . . Après avoir consacré tout mon été aux études de mon art, j'ai été contraint d'accepter lesdits travaux, ne pouvant soutenir honorablement ma maison avec les 140 écus seulement que j'ai reçus depuis mon départ . . . Il s'agissait d'orner le grand autel de l'église dite Sainte-Marie de Vallicella, récemment construite par les prêtres de l'Oratoire, aujourd'hui la plus célèbre et la plus fréquentée de Rome, parce qu'elle est située au centre de la ville et décorée de tableaux dus aux meilleurs peintres de l'Italie . . . Pourtant, si le besoin que le duc a de mes

services n'admet aucun délai, je mettrai mon devoir au-dessus de toute chose."

A une lettre de l'archiduc Albert demandant un congé pour l'artiste, Gonzague répond : " Depuis quelques années déjà, Pierre-Paul Rubens, peintre flamand, me sert à ma satisfaction et à la sienne ; je ne puis croire qu'il ait la pensée d'abandonner ce service où il parait entièrement se complaire. Si donc je ne puis obtempérer au désir des siens, qui ont voulu se prévaloir de votre autorité pour le rappeler dans sa famille, Votre Altesse m'excusera, l'intention du sus-dit Pierre-Paul étant toute différente, puisqu'il désire rester, et la mienne aussi, puisque je désire le garder. La bonté de Votre Altesse me donne l'assurance que vous prendrez ceci en bonne part, attendu que je permets également à mes sujets de servir les princes

étrangers, et surtout Votre Altesse, à laquelle, pour terminer, je baise les mains et prie Dieu d'accorder toute félicité."

Le 26 octobre 1608 il est prévenu que sa mère est gravement malade, il écrit à Chieppio, secrétaire du duc de Gonzague : ". . . Elle est tellement malade d'un asthme que, si l'on considère son âge de soixante-douze ans, on ne peut espérer d'autre issue que la fin commune à tous les êtres. . . . Je supplie votre Seigneurie illustrissime de vouloir bien apprendre mon malheur à Mme Sérénissime et m'excuser auprès d'elle si, pour gagner du temps afin de rejoindre le Sérénissime duc, je ne me rends pas d'abord à Mantoue, mais prends le plus court chemin en toute diligence," et il part pour Anvers où il arriva trop tard, et il ne put qu'aller prier sur une tombe à l'abbaye de Saint Michel.

Dans son foyer endeuillé, se retrouvant en sa véritable patrie, et se sentant sûr de son talent, ayant conscience que l'Italie lui avait appris tout ce que son âge lui avait permis de s'assimiler, il résolut alors de ne plus être aux gages d'un étranger ; il écrivit au duc de Mantoue pour le remercier de toutes ses faveurs et lui annoncer sa résolution de rester désormais à Anvers.

II

LA GRANDE PÉRIODE

Rubens arrivait à Anvers précédé d'une réputation venue des cours italiennes et corroborée par les récits de son frère, maintenant secrétaire du Conseil de la ville et jouissant de beaucoup d'influence.

L'époque était du reste favorable, une ère de paix succédant à une guerre

désastreuse, et les principaux citoyens apportaient aux questions d'art la même ardeur qu'ils avaient mise au service du patriotisme ; les cités redevenues prospères rivalisaient de commandes de décorations pour les églises et pour les chambres du conseil, ornées ainsi des plus belles œuvres de l'art contemporain.

A Anvers, un cercle spécial avait été fondé pour les artistes ayant été en Italie ; Rubens y fut admis sur la proposition de son ami Jean Brueghel, le peintre d'animaux, avec lequel il collabora à ce curieux tableau du Musée de La Haye, *le Paradis terrestre,* dont il peignit les figures d'Adam et d'Eve.

Pierre Paul habitait avec son frère Philippe, la maison de Klooster-Straat, et, grâce à lui, sans doute, eut les commandes de la décoration de l'Hôtel de Ville,

Adoration des Mages, et une *Visitation de la Vierge* pour la chapelle de la congrégation des Lettres.

Ce fut une de ses premières *Adorations,* et bien qu'elle soit loin d'avoir les qualités de ses œuvres suivantes, elle eut suffisamment de succès à Anvers pour que Rubens reçoive une œuvre de joaillerie exécutée par Robert Stars sur l'ordre du souverain, devienne peintre officiel de la Cour, avec une rémunération régulière, la liberté de se fixer dans la ville de son choix, et l'exemption des impôts.

Patriote, il décida de résider à Anvers où son génie pouvait donner à sa cité autant de gloire que lui en avaient donnée les hommes d'armes.

À ce moment, se produisit une transformation dans son art, le Rubens de *la Descente de Croix* est bien différent du

Rubens de la première période ; il s'est développé et mûri, s'est assimilé toutes les qualités des œuvres qu'il a vues dans ses voyages, et il commence maintenant à être tout-à-fait lui.

Les commandes lui arrivaient en si grand nombre qu'à l'instar de ses confrères il ouvrit un atelier et fonda une école ; quantité de jeunes gens ambitionnaient de travailler avec lui, de vieux peintres également qui espéraient ainsi un travail rémunérateur. Comprenant les services qu'ils pourraient lui rendre, il leur distribua de la besogne à tous, sans aucunement s'en cacher ; il traçait l'esquisse d'un tableau, les laissait l'exécuter et, à la fin, apparaissait pour quelques corrections et retouches. Du reste il fut toujours favorisé dans le choix de ses collaborateurs, à commencer par Van Dyck, et le fameux peintre

d'animaux, Snyders ; de celui-ci, on prétend qu'il ne révisait jamais les toiles.

Ainsi que les peintres florentins de la Renaissance, Rubens ne se satisfaisait pas de donner tout son temps à la peinture.

Pendant son séjour en Italie, il avait été vivement impressionné par la beauté architecturale des palais de Gênes ; il leur consacra un volume orné d'une centaine de dessins faits avec le plus grand soin. En même temps il exécutait des illustrations pour le célèbre imprimeur Balthazar Plantin, et surveillait la gravure de ses tableaux, pour laquelle il avait fait venir des artistes de l'étranger qui furent des exemples pour ses compatriotes.* Sachant mener ces intérêts divers, instruit et lettré, en correspondance avec les plus grandes villes d'Europe, d'ailleurs élégant et

* Voir dans *les Peintres illustres* le volume sur Van Dyck.

séducteur, il n'est pas étonnant qu'il ait pu si aisément susciter le succès et qu'il triomphât dans la vie. Gagnant près de 50,000 florins par an, il avait, le 4 janvier 1611, acheté un hôtel sur le Wapper, aujourd'hui rue Rubens, il y dépensa une somme énorme pour le reconstruire, plus de cent cinquante mille francs, et l'installer magnifiquement avec ses collections d'art et ses propres tableaux. Il travaillait d'une façon assidue, tandisqu'on lui lisait du Sénèque, du Plutarque et du Platon. Pour l'été, il avait acquis un château aux environs d'Elewyt, entre Malines et Vilvorde, d'où il data plusieurs de ses paysages.

III

LES DERNIÈRES ANNÉES

Il venait d'atteindre sa quarantième année, quand il reçut de la reine Marie de Médicis, par l'intermédiaire du baron de Vicq, ambassadeur des Pays-Bas, la commande de panneaux pour son palais du Luxembourg.

Afin de se rendre compte de l'ensemble de la décoration, Rubens se rendit à Paris. Il convint d'une somme de vingt mille écus, retourna à Anvers exécuter les toiles dont dix-neuf étaient terminées quand il fut mandé à Paris au mois de février 1625, fit les dernières sur place en se faisant aider par son élève Van Egmont. On inaugura la galerie lors des fiançailles d'Henriette de France, sœur de Louis XIII, avec le prince de Galles.

"La serie exécutée pour Marie de Médicis, a écrit Gustave Geffroy, et qui est maintenant logée au Louvre, dans une galerie spéciale inaugurée en 1900 comprend vingt et une toiles, série très importante et très renseignante dans la biographie d'artiste de Rubens et qu'il a été longtemps de mode, on ne sait pourquoi, de tenir en une sorte de suspicion. Pourtant, si l'histoire y est quelquefois banalisée et défigurée en allégorie, si certaines parties ont été trop abandonnées aux élèves, il en est d'autres qui sont des merveilles de conception raisonnée, de composition décorative, de représentation des caractères. Le grâce cavalière et le charme féminin y régnent, exprimés par toutes les ressources du dessin le plus ample, de la couleur la plus savante. On peut rester sans un ennui, sans une lassitude, en contemplation

devant les Parques de *la Destinée de Marie de Médicis,* devant les Trois Grâces de *l'Education,* devant les naïades du *Débarquement,* et, aussi devant tant de beaux portraits en action de Marie de Médicis, de Henri IV, de Louis XIII, d'ambassadeurs, de suivantes, tout un personnel, tout une Cour qui se trouve rassemblée par l'apothéose vraiment admirable du *Couronnement.*"

Ses voyages ne manquèrent sans doute pas d'un certain caractère diplomatique ; par ses relations avec la famille régnante il était au courant de la politique ; l'infante Isabelle se confiait à lui dans les moments de crise, et il n'est pas douteux que son voyage en France de 1623, et celui qui lui succéda, aient eu un caractère officiel. Ce n'est pas la place ici d'expliquer la situation qui existait entre la France,

l'Espagne et les Pays-Bas, on peut lire cela dans les ouvrages d'Emile Michel et de Max Rooses sur Pierre Paul Rubens et son temps; le 5 juin 1624, le roi d'Espagne avait accordé à Pierre Paul Rubens, à ses enfants et postérité, des titres de noblesse avec armoiries, et l'avait nommé gentilhomme de sa chambre; à partir de 1625, Rubens doit être considéré autant comme diplomate que comme artiste, et celui-ci n'a pas été diminué par celui-là.

En 1627, il fut envoyé en mission à la cour d'Espagne où il rencontra Vélasquez alors âgé de vingt-neuf ans, chargé de lui montrer les trésors artistiques de la capitale; comme il serait précieux de posséder les conversations de ces deux hommes, l'un arrivé au sommet de la gloire, l'autre à peine réputé à Séville

PLANCHE V.—LE CHAPEAU DE POIL

(National Gallery)

C'est le portrait de Suzanne Fourment, une sœur de la seconde femme de l'artiste, peinte à vingt deux ans. Une autre étude du même modèle se trouve à Vienne.

et à Madrid. C'est Rubens qui alors conseilla à Vélasquez d'aller en Italie.

Pendant son séjour à Madrid il peignit plus de quarante tableaux parmi lesquels plusieurs portraits de la famille royale, et s'acquitta avec tant d'intelligence et d'habileté de sa mission que Philippe IV à son tour lui en confia une pour Paris et Londres, après l'avoir nommé secrétaire du conseil privé ; là, Rubens reçu par Charles Ier, fut fait chevalier de l'Eperon d'or et reçut la commande d'une décoration pour la salle des banquets de Whitehall, travail qu'il ne terminera qu'en 1635, et qui lui sera payé 3,000 livres.

A son retour en 1630, son caractère diplomatique l'accapara encore ; il fut contraint d'aller deux fois en Hollande, puis il organisa à Anvers les fêtes de la réception de l'archiduc Ferdinand ; celui-ci

même alla trouver l'artiste pour l'en féliciter.

Au sujet du rôle officiel de Rubens, une lettre de lui, du 18 décembre 1634, est curieuse: ". . . Je puis dire sans vanité que mes missions et mes voyages en Espagne et en Angleterre ont eu la plus heureuse issue pour le plus grand bien des intérêts si importants qui m'étaient confiés, et l'entière satisfaction de mes commettants, et pour ceux avec qui j'avais à traiter. Pour vous mettre tout à fait au courant, on m'a depuis lors confié (et celà à moi seul) toutes les affaires de France, relativement à la fuite de la Reine mère, et du duc d'Orléans hors du royaume. . . Je pourrais désormais fournir à un historien de précieux matériaux et le récit exact des événements, bien différent de la version qui a généralement cours. Me trouvant

engagé dans un tel labyrinthe, assailli jour et nuit par un concours de circonstances assez importun, éloigné de mon foyer pendant neuf mois entiers, forcé de rester continuellement à la cour, parvenu au comble de la faveur de la sérénissime Infante et des plus grands ministres du Roi, ayant ainsi donné pleine satisfaction aux autres, je pris la résolution de me faire violence à moi-même et de rompre ces liens dorés de l'ambition pour reprendre ma liberté. Considérant donc qu'il valait mieux me retirer étant encore au sommet, plutôt qu'à la descente, et abandonner la fortune pendant qu'elle m'était encore favorable, sans attendre qu'elle me tournât l'échine, je profitai de l'occasion d'un petit voyage secret à Bruxelles pour me jeter aux pieds de son Altesse, la priant seulement, pour prix de toutes mes peines, de me

décharger à l'avenir de pareilles missions et de permettre que je ne la serve plus que dans ma demeure. Mais j'eus plus de difficultés à obtenir cette grâce que je n'en avais eu jamais pour l'emploi de n'importe quelle faveur, et encore ne fut-ce que sous la réserve de certaines menées ou pratiques secrètes que je pourrais poursuivre avec un moindre dérangement pour moi-même. Depuis ce moment, je ne me suis plus occupé des affaires de France, et jamais je ne me suis repenti d'avoir pris cette résolution. . . ."

C'est signé *Pietro Pauolo Rubens,* et il y a un post-scriptum: "Sur l'adresse de vos lettres ayez, désormais, la bonté de mettre, au lieu de *Gentilhomme ordinaire de la maison, etc.,* le titre de *Secrétaire de Sa Majesté Catholique en son Conseil Secret ou privé.* Ce que je vous en dis n'est point par

vanité, mais pour assurer plus exactement la remise de vos lettres, au cas où vous auriez l'intention de ne point me les faire parvenir par l'entremise de votre parent, le Sieur Picquery."

Sa santé faiblissait, il avait eu des attaques de goutte ; alors décidé à s'éloigner de la vie fatigante des cours, il achète, pour y travailler tranquillement, le château de Stein ; il eut aimé s'y reposer tout en achevant les peintures commandées par le roi d'Espagne, mais à Anvers on ne pouvait se passer de lui et des messages urgents l'obligeaient à venir ; il resta ainsi dans la ville quelques mois de l'hiver de 1639, dirigeant, bien que malade de la goutte, une équipe de collaborateurs ; mais il avait l'appréhension de sa fin ; il rédigea son testament par devant le notaire Toussaint Gayot et mourut le 30 mai

1640, à l'âge de soixante-trois ans. Sur le registre mortuaire de la paroisse on lit ceci : "Le 2 juin a été célébré le service de messire Pierre-Paul Rubens, enterré dans le caveau de messire Fourment et mort trois jours auparavant. Ces messieurs ont contribué tous ensemble aux dépens de transport et la quête a produit 9 gros 10 sous. Le convoi a eu lieu avec 60 flambeaux ornés de croix de satin rouge et la musique de Notre-Dame. Nous avons chanté le *Miserere* avant la messe, puis le *Dies iræ* et d'autres psaumes. Il a été exposé avec 6 cierges. Les frais de l'église, fixés d'abord à 6 livres, se sont montés à 69 gros 3 sous qui ont été payés."

Sa veuve Hélène Fourment fit construire derrière le chœur de l'église Saint Jacques la chapelle où fut transporté son

PLANCHE VI.—LA DESCENTE DE CROIX

(Cathédrale d'Anvers)

Un des quatre ou cinq plus beaux chefs-d'œuvre qui existent dans le monde.

cercueil. Sur l'autel se trouve le *Saint Georges* où l'artiste, prétend-on, s'était représenté avec ses deux femmes, Isabelle Brandt en Vierge Marie, Hélène Fourment en Marie-Madeleine.

La succession de Rubens s'élevait à 700,000 florins. "Les dessins et une grande quantité de tableaux furent arquis par le banquier Jabach, qui, plus tard, revendit une partie de sa collection à Louis XIV (premier fonds du Musée du Louvre). La vente se fit le 17 mars 1642. La veuve et les jeunes fils du premier lit, Albert et Nicolas Rubens, se firent adjuger, en plus des portraits qui leur revenaient, un certain nombre de toiles. Le roi d'Espagne envoya un représentant qui acheta trente-deux tableaux originaux, 10 copies d'œuvres de différents maîtres de l'école italienne, pour 27,100 florins. Le reste, qui ne

contenait pas moins de trois cent quatorze numéros catalogués par le Sieur Hercke, fut dispersé aux enchères. La vente eut lieu dans une auberge d'Anvers, au *Souci d'Or,* dont la tenancière, la veuve Sayers, reçut de la famille 474 florins pour prix des rafraîchissements servis aux agents et amateurs, parmi lesquels se trouvaient, avec l'envoyé du roi d'Espagne, les représentants de l'empereur d'Allemagne, de l'électeur de Bavière, du roi de Pologne." (Gustave Geffroy.)

Rubens s'était marié deux fois, d'abord le 3 octobre 1609 avec Isabelle Brandt, fille de Jean Brandt, secrétaire de la régence, qu'il épousa âgée de dix-huit ans alors que lui en avait trente-deux, peu de temps après son retour à Anvers, lorsqu'il eut quitté le service du duc de Mantoue. Un portrait des deux fils qu'il eut d'elle

est à Vienne; elle mourut en 1626, on connait la lettre de Rubens: "En vérité, j'ai perdu une excellente compagne; elle n'avait aucun des défauts de son sexe; point d'humeur chagrine, point de ces faiblesses de femme, mais rien que de la bonté et de la délicatesse. . . . Une semblable perte me paraît bien sensible, et puisque le seul remède à tous les maux, c'est l'oubli qu'engendre le temps, il faudra sans doute espérer de lui seul mon secours; mais qu'il me sera difficile de séparer la douleur que me cause sa perte du souvenir que je dois garder toute ma vie à cette femme chérie et vénérée."

Cependant, quatre ans plus tard, en sa cinquante quatrième année, il épousa, le 6 décembre 1630, la jolie Hélène Fourment, âgée de seize ans, nièce de sa première

femme ; il fit d'elle un portrait connu sous le titre du *Chapeau de paille* qui a inspiré Mme Vigée Le Brun.*

IV

L'ART DE RUBENS

Si de la vie de Rubens nous passons à son œuvre, nous la pouvons distribuer en trois périodes distinctes ; à l'époque de son mariage avec Isabelle Brandt, c'est le début avec les influences, les assimilations, les promesses du génie de plus tard.

De 1610 à 1626, c'est l'art flamand qui domine en lui, avec son réalisme de la chair, sa brutalité de mœurs, son pittoresque grossier de gestes ; la *Kermesse* au Musée du Louvre est composée dans une admirable frénésie de passion vulgaire, un

* Voir le premier volume de la collection des *Peintres illustres*.

grouillement de foule populaire et enivrée, la folie des sens et des instincts rendue avec une indiscrétion éloquente.

Mais il voyage, il se mêle à la distinction raffinée des cours, il est le compagnon, l'ami de princes et de gouverneurs, en même temps qu'il connait et admire les œuvres des plus grands maîtres ; alors son sensualisme se réfrène, il ne renie pas son sang et sa race, il ne cesse pas d'être le chantre enthousiaste de la chair grasse et blonde, mais il subit en Italie le contact de Michel-Ange, de Raphaël, du Titien, du Tintoret plutôt que de Bellini, ce dernier d'une suavité mystique trop idéalisée ; il est lié avec Caravage, et la fougue de sa jeunesse se calme, il a plus de mesure, de tenue, pourrait-on dire, il s'élève et devient un merveilleux artiste.

La mort de sa mère, les désastres de

sa ville, l'affluence des commandes, les traditions rapportées d'Italie, tout cela contribue à cette deuxième période qui dota Anvers d'œuvres immortelles.

De la force et de l'adresse, une exécution infatigable, un coloris puissant, un maniement expressif de la mythologie ; de l'abondance et de la prodigalité ; malgré les devoirs absorbants de sa situation officielle, il trouve le temps d'exécuter avec l'aide de ses élèves de nombreux tableaux qui forcent aujourd'hui notre admiration.

C'est à Anvers qu'il faut aller l'admirer, et après plus de vingt ans, je retrouve l'émotion ressentie devant le triptyque de la *Descente de Croix* dont le panneau du milieu est certainement une des plus belles choses de la peinture, avec le corps détendu du Christ, la robe rouge de Nicodème, le

PLANCHE VII.—LE DÉPART D'HENRI IV

(Musée du Louvre)

C'est un des vingt et un tableaux consacrés à l'histoire de Marie de Médicis. Henri IV qui part pour la guerre d'Allemagne confie à la Reine la regence du royaume.

Saint Jean au pied de l'échelle, la mère étendant la main, Magdeleine agenouillée.

J'emprunte à Gustave Geffroy une description précise: "Au centre, le Christ dans tout l'abandon de la mort, la tête penchée sur l'épaule, le corps et les membres détendus dans les bras de ceux qui le supportent, vient d'être détaché de la croix. Son bras gauche est retenu en haut par un homme qui se penche sur la traverse de la croix et qui tient entre ses dents un pan du linceul. Nicodéme, vêtu d'une sombre robe rouge qui crée la riche, la magnifique harmonie du tableau, est monté sur une échelle d'où il soutient le corps du Christ par le bras droit, tandis que Saint Jean, le pied sur un échelon, le prend par les jambes, et que Madeleine, agenouillée, va lui baiser les pieds. La Vierge tend les bras vers

son fils; Joseph d'Arimathie, de face, descend l'échelle. Le grand corps déhanché, la tête petite, fine et belle du Supplicié, son expression solennelle de repos dans la mort, sont admirables. C'est la preuve de la sévère entente dramatique qui est en Rubens. Et tous les personnages concourent au même sérieux et grandiose effet. Ce cadavre lourd et pesant dans son abandon, tous le soutiennent avec respect. Il glisse, semble échapper, le long du suaire. Ce n'est plus qu'une dépouille terrestre, libérée de la souffrance dont elle porte encore les stigmates saignants, mais cette chair tuméfiée et bleuâtre de victime conserve une plénitude et une beauté de lignes d'une noblesse infinie. Pour ces gens, c'est un héros divin qui est mort, étrangement beau, étrangement aimé." Et un autre critique

d'art, qui fut tout à la fois un bon peintre et un écrivain précieux, Fromentin, en parle ainsi: "Un de ses pieds rencontre, au bas de la croix, l'épaule nue de Madeleine. Il ne s'y appuie pas, il l'effleure. Le contact est insaisissable; on le devine plus qu'on ne le voit. Il eut été profane d'y insister, il eut été cruel de ne pas y faire croire. Toute le sensibilité furtive de Rubens est dans ce contact imperceptible qui dit tant de choses, les respecte toutes, et attendrit."

C'est théâtral et impressionnant, comme aussi *la Dernière communion de François d'Assise,* avec le corps défaillant et le visage bienheureux; il ne faut pas chercher ici le rigorisme froid et précis des primitifs italiens, peintres de conviction pieuse, d'ascétisme monacal, s'ingéniant à exprimer leurs visions de prière.

Que Rubens soit ou non un peintre religieux, peu importe. Il apporte dans la tragique et émouvante légende ses mêmes qualités de metteur en scène, de coloriste, que dans les pages mythologiques, il ne s'attarde pas au réalisme exact qui préoccupera au XIX^e^ siècle les Munkaczy et les Tissot, il reconstitue le drame à sa façon ; il est plus éloquent que la vérité, sa palette est plus somptueuse que s'il avait été en Orient.

Les chefs d'œuvre se présentent à la mémoire : *le Christ montant au Calvaire* dans une ruée d'ascension ; *Vénus ches Vulcain* avec son épanouissement de nudités florissantes ; *la Chasse d'Atalante et de Méléagre,* en un paysage grandiose ; *l'Adoration des Mages ; le Christ mort ; le Christ à la paille,* d'un réalisme effrayant ; *la Trinité* avec son étonnant raccourci ; *le Christ mort pleuré par*

les saintes femmes et par Saint Jean, d'un arrangement suprêmement harmonieux ; *la Vierge au perroquet* avec le bambin malicieux ; *l'Enfant prodigue,* où le peintre se prouve un animalier de premier ordre ; la *Vierge et les Saints* dans une apothéose ; *l'Erection de la Croix* avec des musculatures à la Michel-Ange, etc. . . .

Il en est parmi ces tableaux de moins splendides les uns que les autres, mais il n'y en a pas d'inférieur, et, à considérer le labeur artistique de cet homme de génie, on comprend qu'il ait pu influencer Van Dyck, Snyders, Abraham Jaussans, Jacob Jordaens, Van den Hoecke, et même David Teniers.

Quand Rubens ne va pas chercher ses sujets dans l'histoire religieuse, mythologique ou politique, quand il limite son inspiration à la seule nature, paysage ou

physionomie humaine, il est toujours le même grand maître ; *l'Automne au château de Stein,* la toile de la National Gallery, nous montre un autre aspect du talent de Rubens ; à gauche, parmi les arbres la résidence que l'artiste avait achetée ; à droite, une vaste campagne à l'horizon lointain, des bouquets de verdure au milieu des champs, des ombrages au long d'une route, des moissons blondes sous un ciel clair ; c'est le matin, l'atmosphère est pure, des accessoires au premier plan ajoutent de la vie, une charrette attelée de deux chevaux part au marché de la ville voisine, un chasseur et son chien sont à l'affût derrière un buisson.

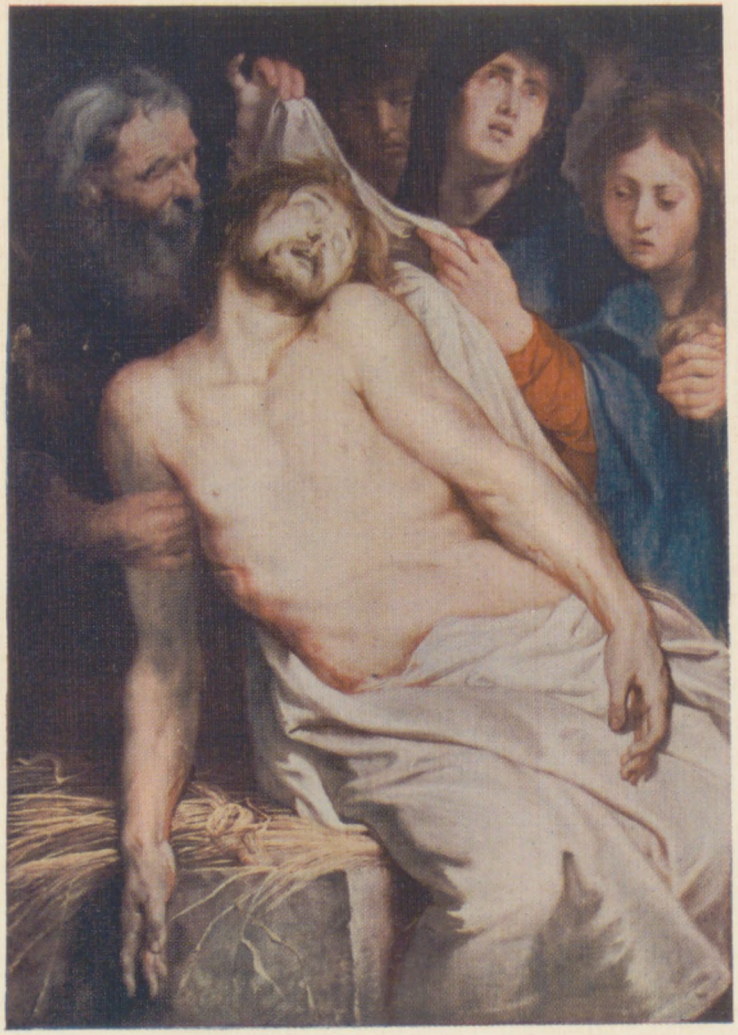
Rubens portraitiste est représenté dans tous les Musées d'Europe.

Au Louvre, nous avons *Hélène Fourment et ses enfants,* avec le chapeau à plume, la

PLANCHE VIII.—LE CHRIST À LA PAILLE

(Musée d'Anvers)

Ce triptyque est l'une des œuvres les plus puissantes du grand peintre anversois. Rien n'est poignant comme la douleur inscrite sur le visage de la Vierge et du disciple Jean tandis que le corps du Christ, descendu de la Croix, s'affaisse sur un lit de paille.



robe décolletée, les amusantes frimousses des petits ; le *Baron de Vicq,* qui fut chargé par Marie de Médicis de demander à Rubens la décoration de la galerie du Luxembourg ; *Elisabeth d'Antioche,* fille de Henri IV, épouse de Philippe IV, roi d'Espagne ; *Jeanne d'Autriche ; François de Médicis.* A Bruxelles sont : *Jacqueline de Caestre* avec son corsage à gaine, ses manches bouffantes, son col de dentelle et ses bijoux ; *l'archiduc Albert* d'une sobriété majestueuse ; *l'infante Isabelle* avec sa robe noire et sa fraise tuyautée. A Anvers, *Gaspard Gevartius,* secrétaire de la ville, écrivant à son bureau orné de livres et d'un buste antique. Au palais Pitti, à Florence, *les Quatre philosophes* groupés autour d'une table, des livres en main ; le peintre s'est représenté lui-même debout contre un rideau rouge. A la collection

Wallace, *Isabelle Brandt,* sa première femme. A la National Gallery, *le Chapeau de poil,* portrait de Suzanne Fourment, une sœur de sa seconde femme ; dans la collection Spencer, *la Fille de l'artiste,* joufflue, rose et blonde.

De même qu'un virtuose, après avoir exécuté quelque brillant morceau hérissé de difficultés, joue une page très simple d'un grand maître où sont encloses discrètement d'autres véritables qualités mais moins brutalement apparentes, Rubens passe des guerres, des dieux, des déesses, des groupes mythologiques et bacchiques à la représentation calme de la figure humaine, et il sait mettre une émotion intense dans le portrait de sa femme, de son frère, ou d'un ami.

Dans les vastes toiles, il nous surprend par l'abondance de sa composition, par son

habileté surprenante, par la façon dont il se joue des difficultés d'harmonies de tons, dans les portraits il nous touche peut-être davantage, ou du moins d'une autre manière, nous voyons plus l'homme tout en admirant le peintre, nous pénétrons dans ses sentiments intimes, nous écoutons les battements de son cœur.

Mythologie ou christianisme, il ne croyait ni à l'un ni à l'autre ; le Calvaire, le Crucifiement, la Fuite en Egypte, l'Adoration des mages, la Pêche miraculeuse, la Cène, l'Assomption de la Vierge, la Flagellation, ou les Hercules ivres, la bataille des Amazones, le jardin de Vénus, le jugement de Paris, c'étaient matière à tableaux, sujets populaires à rendre le plus habilement possible et rapidement pour suffire aux commandes ; tandis que les effigies de ses amis, de son frère qu'il chérissait, des

femmes pour lesquelles il fut un époux dévoué, occupent dans son œuvre une place toute différente ; c'est le cœur qui guide le pinceau plus que le cerveau et l'imagination, et un intérêt humain existe qui force notre admiration pour le peintre de génie, autant devant un simple portrait de fillette rieuse que devant les vingt et un panneaux de l'histoire de Marie de Médicis.

V

SON ŒUVRE

Son œuvre est considérable, quinze cents tableaux de lui ont été gravés, il y en a peut-être encore autant qui ont été égarés ou détruits. Dans tous les musées d'Europe il est représenté par de nombreuses toiles, Munich seulement possède quatre-vingt quinze Rubens.

En reprenant le cours de son existence

mouvementée citons quelques titres ; avant son voyage en Italie, une *Vierge soutenant le Christ,* une *Tête de Vieille,* un *Christ mort ;* à Rome il fait pour l'église Sainte-Croix une triptyque actuellement à Grasse : *l'Ecce Homo, l'Erection de la Croix, Sainte Hélène ;* en Espagne il exécute, outre des portraits, une série de scènes de la vie de Jésus et des Apôtres. A Mantoue, la décoration de la chapelle mortuaire d'Eléonore d'Autriche, mère du duc de Gonzague : *le Mystère de la Sainte Trinité, le Mystère de la Transfiguration, le Baptême du Sauveur par Saint Jean Baptiste.* De la même période : *Héros couronné par la Victoire* et *Hercule ivre escorté par des satyres* (Musée de Dresde). Du second voyage à Rome des dessins pour une *Vie de Saint Ignace de Loyola.*

Après le retour à Anvers, *la Visitation de la Vierge, l'Adoration des Mages, la Dispute*

du Saint Sacrement, Samson endormi sur les genoux de Dalila. Un triptyque pour Saint Walburge se compose de *l'Erection de la Croix, le Miracle de Saint Walburge, la Translation du corps de Sainte Catherine par les Anges.* Autre triptyque de la cathédrale d'Anvers avec *la Descente de Croix.*

Jupiter et Calipso; la Fuite en Egypte; Romulus et Remus; Persée et Andromède; Neptune et Amphitrite; la Bataille des Amazones.

Dans la série des animaux, *la Chasse aux lions, la Tigresse allaitant les petits; la Chasse aux lions et aux tigres, le Daniel dans la fosse aux lions; la Chasse au crocodile et à l'hippopotame.*

A Malines, des triptyques, *l'Adoration des Mages, la Pêche miraculeuse; les Miracles de Saint François Xavier et les miracles de Saint Ignace: la Lapidation de Saint Etienne, le Martyre de Sainte Catherine, Saint Ambroise et Théodose,*

Vénus et Adonis, le Repos de Diane, l'Enlèvement de filles des Leucippe, Borée enlevant Orithye, Vénus dans la grotte de Vulcain ; au Louvre, outre ceux déjà cités, *la Kermesse, la Vierge entourée des Saints Innocents,* le *Tournoi près des fossés d'un Château.*

Commandés par l'infante Isabelle, quatorze cartons pour tapisserie représentant *le Triomphe de l'Eucharistie sur l'Idolâtrie.*

A Lourdes un *Saint Georges,* une *Minerve protégeant la Paix.*

S'inspirant de sa seconde femme Hélène Fourment, il peint le triptyque de *Saint Ildefonse, l'Abondance, les Trois Grâces, Diane et Calistro, la Fête de Vénus, la Promenade au Jardin, le-Croc-en-Jambe.*

A la même époque une *Cène,* une *Saint Thérèse,* le *Martyre de Saint Liévin, Thomyris.*

Enfin, *les Horreurs de la guerre,* et *le Martyre de Saint Pierre.*

30,—

80 RUBENS

Ce n'est la qu'une faible partie du labeur extraordinaire de Rubens. Son œuvre est colossale et il n'y a pas un exemple d'un autre peintre ayant possédé une telle puissance de production. Et tout cela est grand, vigoureux, d'un coloris inoui ; une vie intense y circule, un art prodigieux s'y déploie. Et l'on peut affirmer de Rubens qu'il est l'un des peintres les plus étonnants et les plus complets des temps modernes.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA w Toruniu

Imprimerie Pierre Lafitte et Cie,
Paris.

Biblioteka Główna UMK
300044144020

x-rite
colorchecker CLASSIC
mm

Biblioteka Główna UMK
300044144020

Biblioteka Główna UMK Toruń
1514155